

Apprentissages, prise de conscience de ses capacités, compétences stratégiques qui l'aideront à piloter sa trajectoire... Au fil de sa scolarité, l'enfant puis l'adolescent se retrouve radicalement transformé.

Sortir de sa cellule familiale pour découvrir le monde scolaire constitue pour le jeune enfant une véritable révolution. L'entrée à la « grande école » l'introduit au « métier d'élève ». Dès la maternelle, il lui faut apprendre à respecter des automatismes : rester tranquille à sa place, contrôler ses émotions, faire silence, écouter les autres, lever le doigt pour prendre la parole, accepter de s'ennuyer... Sans compter tout un ensemble de règles de travail implicites : être autonome, travailler seul, ne pas s'inspirer de ce que font les autres, suivre un rythme imposé, faute de quoi il est catalogué « en retard »...

Découvrir le monde social...

Dépasser le cadre d'une famille, c'est découvrir d'autres enfants, qui peuvent être très différents : des filles, quand on n'a pas de sœur, des enfants qui ne parlent ou ne s'habillent pas comme vous, ou, à la cantine, qui ne partagent pas les mêmes « manières de table » ; les enfants sont surpris, parfois choqués, décrivant comme « sales » certains comportements. Les travaux de Wilfried Lignier et Julie Pagis [1] montrent que, très vite, ils reprennent à leur compte les critères scolaires pour juger, voire aimer leurs camarades : ils disent rejeter ceux qui ont de mauvaises notes...

Les jeunes élèves découvrent aussi d'autres adultes que leurs parents, en particulier un maître qui évalue leur travail et leurs comportements, quelqu'un dont on aimerait aussi attirer l'attention voire l'affection... À l'école primaire, les élèves vont travailler pour apprendre des choses mais aussi pour faire plaisir aux maîtres comme aux parents [2], même si parfois les difficultés matérielles de la famille interfèrent avec les exigences scolaires, quand certains vivent dans une situation très précaire, dans des hôtels voire des caravanes comme l'ont bien montré les descriptions du sociologue Bernard Lahire [3].

Découvrir ce que l'on vaut...

Très vite, les élèves apprennent à être constamment comparés et classés : ils perçoivent aisément que ce sont toujours les mêmes qui font mieux, qu'il s'agisse de raconter ses vacances avec aisance ou de résoudre un problème difficile. De manière insidieuse, parce qu'elle imprègne le fonctionnement de l'école (y compris les représentations de la majorité des enseignants), se diffuse une conception de l'intelligence valorisée à l'école, où l'abstraction et le langage tiennent une place majeure [4]. Se diffuse aussi une conception de la réussite : les performances scolaires découlent du travail et des qualités personnelles de chacun, et, en vertu du principe de l'égalité des chances, l'élève en échec ne peut s'en prendre qu'à lui-même [5].

Ceci nourrit un sentiment de culpabilité et de dévalorisation chez les élèves qui n'y arrivent pas ; à moins qu'ils soient catalogués comme « dys » dans un contexte de médicalisation de l'échec scolaire et d'externalisation de sa prise en charge par des spécialistes [6]. Les études montrent qu'on assiste à une baisse progressive de la confiance en soi et de la motivation au fil des années collège, à laquelle vient s'ajouter tout aussi progressivement une distance croissante entre la culture scolaire et la culture de ceux qui deviennent des ados...

Devenir stratège...

À partir du collège, l'élève est confronté à de nombreux « choix », d'options, d'établissements, de filières. Or, ces choix plus ou moins subtils ne sont jamais neutres socialement, d'autant que les parents sont inégalement informés à connaître le système scolaire. Il faut être stratège pour choisir des options qu'on n'apprécie guère mais qui ménagent l'avenir, avec parfois un utilitarisme à la

limite du cynisme, quand on prend une option afin d'intégrer telle classe ou tel établissement... Au quotidien, certains se contentent de la moyenne, pour simplement « assurer », ou privilégient les matières principales. Les élèves les plus à l'aise face aux enseignants (souvent ceux de milieux favorisés) tentent parfois de négocier leurs notes, tandis que dans le secondaire, tricher devient une norme jugée souvent acceptable [7].

Avec des pairs dont le rôle s'affirme à l'adolescence, les élèves savent se coordonner pour mettre les enseignants en difficulté par diverses tactiques, en particulier quand ils ont conscience d'être déjà un peu sur la touche, dans des établissements ou des classes rassemblant les élèves en difficulté. Même si ceux-ci affichent plus souvent un sentiment d'injustice, ils peuvent compenser des jugements scolaires négatifs en cultivant une « face » marquée par la contestation et l'indiscipline. Au total, les élèves sont capables de créer dans leurs classes des normes de groupe plus ou moins propices aux apprentissages.

Jouer sa vie à l'école ?

L'école ne parvient pas à combler les inégalités de départ : environ la moitié des inégalités d'acquis enregistrées en fin de primaire étaient déjà présentes à l'entrée en CP. Et, si on regarde un peu plus loin, il est frappant de constater qu'en maths, les élèves de troisième les moins performants ont des résultats inférieurs aux élèves de sixième les plus performants...

Ces inégalités, qui recouvrent largement les inégalités sociales, se cumulent au fil des années, tandis que les élèves ont le sentiment qu'ils jouent leur vie à l'école. On peut se demander si cette instrumentalisation de l'école ne pervertit pas largement sa finalité éducative : grandir devient avant tout un parcours du combattant !

Pas de déterminisme implacable...

Alors que le niveau de vocabulaire des jeunes enfants est marqué par des inégalités sociales importantes, avec des conséquences lourdes sur la réussite et plus largement l'adaptation à l'école, une expérience a démontré que l'écart de niveau de vocabulaire peut être réduit de plus de 40 % : distribuer des livres à des parents d'enfants de 4 ans, leur donner des conseils précis pour les utiliser, accroît notablement la lecture partagée, avec des effets significatifs sur le vocabulaire parmi les enfants dont les parents sont les moins éduqués.

Modifier même à la marge les pratiques pédagogiques peut aussi suffire à transformer les performances des élèves. Les situations de comparaison sociale, omniprésentes dans les classes, entraînent des pensées négatives démobilisatrices chez les plus faibles d'entre eux. Une étude auprès d'élèves de sixième montre que rendre moins visibles les différences de capacité entre élèves durant une tâche de lecture (en demandant de ne pas lever la main pour donner la bonne réponse par exemple) facilite la performance des élèves les plus faibles, particulièrement ceux de milieux populaires dont la confiance en soi est souvent fragile.

[1] Wilfried Lignier, Julie Pagis, *L'Enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*, Seuil, 2017.

[2] Voir Pascal Bressoux et Pascal Pansu, *Quand les enseignants jugent leurs élèves*, PUF, 2003.

[3] Bernard Lahire (dir.), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Seuil, 2018.

[4] Voir Philippe Perrenoud, *La Fabrication de l'excellence scolaire*, 2^e éd., Droz, 2010.

[5] Voir Marie Duru-Bellat, *Le Mérite contre la justice*, rééd. Presses de Sciences Po, 2019.

[6] Voir Stanislas Morel, *La Médicalisation de l'échec scolaire*, La Dispute, 2014.

[7] Pierre Merle, *Les Notes. Secrets de fabrication*, PUF, 2007.

1. Pourquoi la « conception de la réussite » diffusée à l'école ne prend pas en compte les inégalités économiques et sociales des élèves ? Essayez de donner un exemple.

2. À la lecture de ce texte, comment se fait-il que les inégalités de résultats « se cumulent au fil des années » ?

3. Comment le travail de l'enseignant peut-il aider l'apprentissage des élèves les plus fragiles ?
